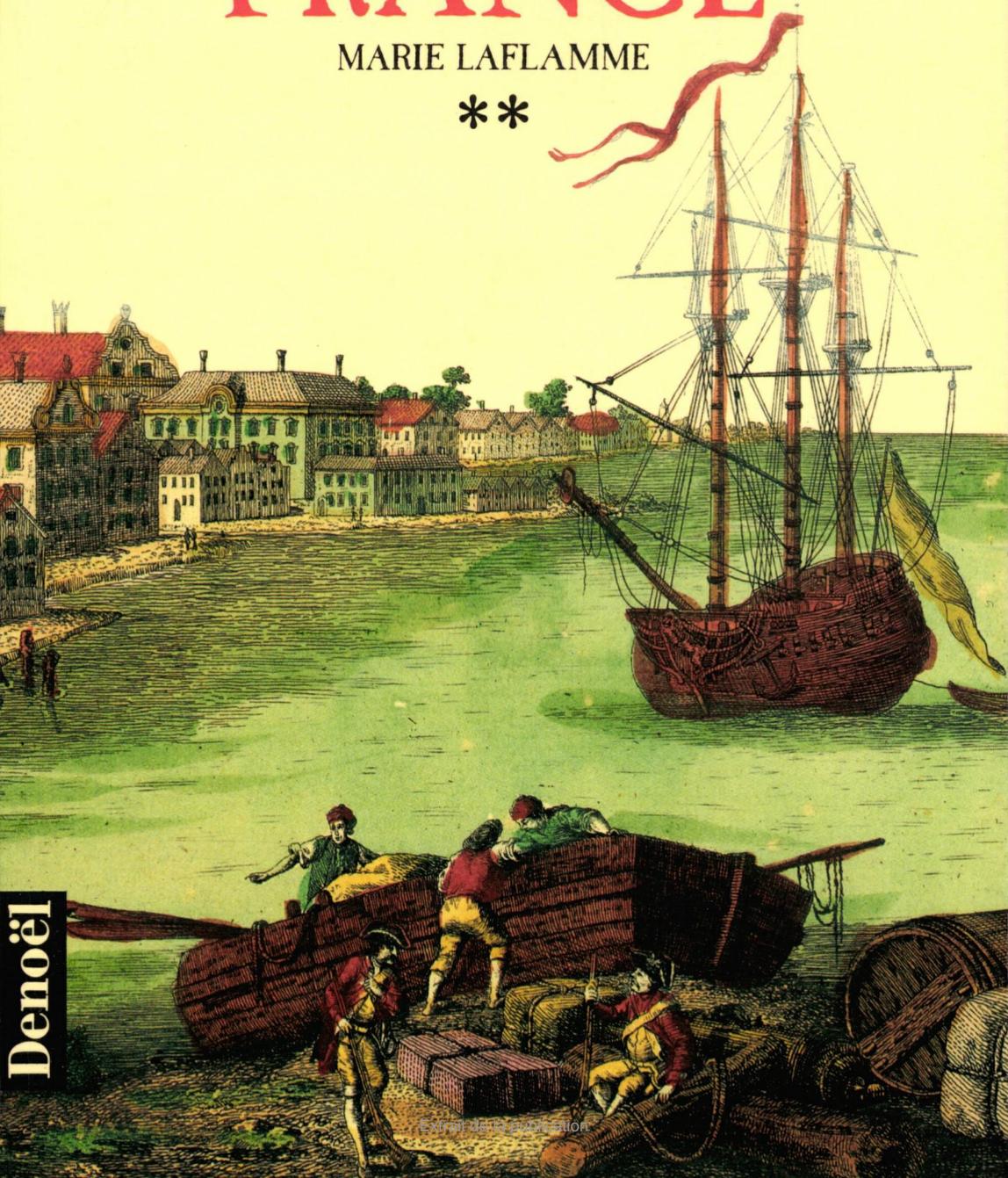


Chrystine Brouillet
**NOUVELLE
FRANCE**

MARIE LAFLAMME

**



Denoël

Extrait de la publication

NOUVELLE-FRANCE

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Dans la collection *Sueurs froides*
Le Poison dans l'eau, *roman*, 1987
Préférez-vous les icebergs?, *roman*, 1988
Marie LaFlamme, *roman*, 1991

CHRYSTINE BROUILLET

Marie LaFlamme

Nouvelle-France

* *

Denoël

roman

© by Editions Denoël, 1992
73, 75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2.207.23949.7
B 23249.9

Pour le soutien apporté à la réalisation de ce projet, l'auteur tient à remercier le Conseil des arts du Canada et, pour leur aide tant amicale qu'indispensable : ses parents, Jacques Folcb-Ribas, Jules Gaulin, Claire Gourdeau, Bruno Grenier, Jean-Pierre Leroux et Jean Rochette.

Chapitre premier.

— Enfin ! s'exclama Marie LaFlamme en entendant que les passagers allaient changer d'embarcation.

— Oui ! C'est que nous arrivons !

— Je n'en serai pas marrie ! Adieu l'*Alouette* !

Marie regardait le vaisseau sur lequel elle avait embarqué à Dieppe et qu'elle quittait maintenant car le capitaine Dufour ne voulait pas poursuivre sa route avec le grand hunier déchiré et la voie d'eau qu'on avait décelée la veille dans la coque. Un calfatin avait montré du courage en se jetant à l'eau pour tenter de colmater la brèche, mais le capitaine avait maintenu sa décision d'ancrer l'*Alouette* à l'île. Les passagers avaient à peine eu le temps de se dégourdir les jambes. Certains s'en étaient plaints ; la nourrice Emeline Blanchard, qui se préparait à allaiter Noémie, ronchonnait :

— Je n'aurai pas le temps de nourrir Noémie ! Et ce n'est pas à bord que j'aurai la place. C'est net ; ils vont nous serrer encore plus que la morue qui vient des Terres-Neuves ! Je n'aurai même plus besoin de les presser pour que mon lait coule ! dit-elle en désignant ses seins.

— Baille ton tétin de suite, Emeline, dit Marie LaFlamme, tu as en masse le temps avant qu'on reparte. Ma fille a faim ! Elle crie si fort !

— Par chance que j'aie assez pour deux, car ton ogresse n'en laisserait pas une goutte à mon gars ! Regarde-la ! On croirait qu'elle n'a rien eu depuis deux jours alors qu'il ne faisait même pas clair quand tu me l'as amenée ce matin.

— Je sais, soupira Marie, et le jour vient seulement de se lever !

— On nous a pourtant bien dit qu'il gelait à pierre fendre en Nouvelle-France ! a murmuré René Blanchard en s'épongeant le front à l'aide de sa manche.

Il se tenait derrière son épouse et Marie songea qu'ils formaient un couple étonnant : René était long, sec, maigre, avec des sourcils aussi noirs que du bois brûlé, alors qu'Emeline n'était que rondeurs et pâleurs, ses cheveux, ses yeux étaient clairs, son teint laiteux, ses joues, son menton arrondis. L'homme et la femme partageaient cependant le même courage ; comme la plupart des immigrants, ils n'avaient pas hésité à quitter la France. Pourquoi y rester et crever de faim quand on leur affirmait qu'ils mangeraient de la viande plus d'une fois par semaine à Québec ? Il faudrait travailler dur, ils le savaient, mais ils se tuaient déjà à la tâche à Dieppe. Il y avait le froid ? Ils s'y habitueraient. Il y avait les Sauvages ? Ils avaient connu la soldatesque dans leur village natal.

— Je me suis jeté à l'eau tantôt, dit René Blanchard, et ma chemise est déjà sèche.

Il regarda le soleil comme une menace. L'astre lui paraissait plus brillant qu'en Normandie. Il lui semblait qu'il jetait ses feux avec plus d'autorité, plus d'ampleur, plus de majesté. Il se détachait si précisément dans l'azur que René Blanchard craignit un instant qu'il ne s'éloigne définitivement de la voûte céleste et ne lui tombe sur la tête. Il plissa les yeux, balaya l'air du revers de la main ; voilà qu'il avait maintenant des hallucinations. C'était à cause de la chaleur. Et du voyage. Et de la faim aussi. Avait-il bien fait de quitter le Perche pour ce pays du bout du monde ? S'il revoyait ses cousins qui étaient allés aux Indes, il pourrait leur dire qu'il s'était rendu bien plus loin. A condition de finir par accoster ! Le capitaine répétait depuis des jours qu'on allait bientôt arriver ; le forgeron n'y croyait plus. Et sa femme Emeline non plus.

— Après les chaloupes, je me demande bien sur quelle barque on va nous faire grimper ! On va finir sur un radeau !

— Mais non, intervint Victor Le Morhier. C'est la dernière étape. On sera à l'Habitation ce soir.

Victor Le Morhier tentait de calmer les esprits, comme toujours. René Blanchard regarda ce jeune homme blond et regretta qu'il ne s'installe pas en Nouvelle-France. Durant le trajet de mer,

il avait eu le temps d'apprécier la sagesse de Victor le Nantais, qui était pourtant bien jeune pour être si pondéré. Il soupira :

— Quand je pense que dans quelques semaines tu vas refaire tout ce trajet de mer dans l'autre sens, je te plains, mon gars ! Je te plains ! Il faudrait me payer plus que mon voyage d'avance pour que je me rembarque.

— Tu es un trente-six mois, dit Victor, t'as pas à t'en faire, tu vas rester ici un bout de temps.

— A moins que les Sauvages mangent les engagés ! gloussa l'aide-cuisinier du bord.

Malgré la charge qui l'accablait, il parvenait à sourire : il ne descendrait pas à terre, lui, il resterait sur l'*Alouette*, même quand le vaisseau atteindrait Québec après les réparations. Il redoutait trop d'être scalpé ou dévoré tout cru !

Michel Dupuis, le maçon, protesta vivement.

— On ne sera pas mangés ! On gagnera des fortunes avec les castors !

— On n'en a pas vu un seul, fit l'aide-cuisinier. Même pas le bout d'une queue !

— Ils ont peur que tu les fasses frire à ta manière et que tu nous empoisonnes !

Un éclat de rire secoua le petit groupe : chacun avait des plaintes à formuler sur la nourriture qu'on lui avait servie lors de la traversée. Un peu plus et ils auraient tous chiqué du tabac, comme les marins les plus âgés, afin de s'engourdir le palais et ne plus goûter la soupe au lard rance ou les biscuits à la moisissure.

— On ne te pleurera pas ! dit René Blanchard. Aussitôt à terre, je vais engloutir tout... Tout ce dont j'ai rêvé ! Un vrai ragoût ! Avec de vraies racines et un vrai bout de gras !

— Du pain !

— Du vin !

— De l'eau... De l'eau fraîche ! dit simplement Victor Le Morhier.

— Tu es certain que tu vas te rembarquer ? demanda René Blanchard.

— Il le faut, dit Victor en tournant la tête, incapable de soutenir le regard d'Emeline ; celle-ci lui avait encore parlé la veille, tentant de le convaincre de rester à Québec et d'épouser Marie.

— La pauvre fille est veuve avec un enfant. Elle t'aime bien, puisqu'elle t'a choisi comme parrain. Alors ? Pourquoi est-ce que tu branles pour te déclarer ? Quand elle va toucher le sol, il y en aura des dizaines qui demanderont sa main ! Pourquoi retourner en France ? Me dis pas qu'une femme t'attend là-bas, je ne te croirai pas ; j'ai bien vu comme tu regardes Marie.

— Tu ne peux pas comprendre, Emeline.

— C'est ça ! Dis que je suis aussi bête que ces oies dont on a tant rêvé à bord !

Victor Le Morhier avait doucement secoué la tête, sans s'expliquer davantage. Qu'aurait-il pu raconter à Emeline Blanchard ? Que Marie n'était pas la veuve de Simon Perrot comme elle l'avait laissé entendre ? Qu'au contraire elle était toujours amoureuse du soldat ? Qu'il savait qu'elle lui en reparlerait quand il repartirait pour la France ? Cruellement aveugle, elle lui demanderait de lui envoyer des nouvelles de son Simon, sans voir à quel point il était épris d'elle, sans deviner qu'à chaque fois qu'elle prononçait le nom de Simon, elle le torturait aussi sûrement que si elle lui enfonçait une aiguille dans le cœur. Quelle malheureuse comparaison ! Qu'aurait dit Marie s'il lui avait rappelé si maladroitement les tortures endurées par sa mère condamnée pour sorcellerie ? On n'avait pas planté qu'une aiguille dans la chair d'Anne LaFlamme. On en avait enfoncé des dizaines. Et des stylets. Et des piquettes.

« Ma douleur n'est pas comparable, songeait Victor, et pourtant j'aimerais mieux souffrir dans mon corps plutôt que d'entendre Marie m'exposer encore une fois que Simon Perrot est innocent, qu'il a tué l'apothicaire en service commandé et qu'il devait avoir de bonnes raisons d'arrêter l'orfèvre Guy Chahinian. »

— Victor ? Tu ne m'écoutes pas ! avait dit Emeline. Reste parmi nous !

— Non, je dois rentrer à Dieppe. Et d'abord, c'est mon métier : je ne suis pas paysan mais marin !

— Et mon René ? Il était forgeron dans le Perche, mais j'ai appris durant le trajet qu'il n'y a pas plus de douze chevaux dans tout le pays ! Il fera autre chose. Il sera maçon ou charpentier. Il apprendra. Toi aussi.

— Mais Marie ne veut pas de moi. Je le sais.

Emeline avait fait une moue.

— Si ce n'est pas elle, ça sera une autre...

— Oh, non! s'était écrié Victor.

— Tu vois! avait triomphé Emeline. J'ai raison; elle t'a enchanté!

Incapable de nier plus longtemps, Victor avait dit qu'il comptait bien revenir en Nouvelle-France.

— Il sera peut-être trop tard!

Victor avait haussé les épaules, mais au matin, quand René Blanchard l'avait interrogé sur sa destinée, il avait eu une formidable envie de prendre son maigre bagage, de le jeter dans une chaloupe et d'aller se proposer comme engagé. Son nouveau maître pourrait peut-être rembourser le capitaine de la perte d'un homme?

Il attendait seulement que Marie lui dise de rester. D'un mot, d'un signe de tête ou d'un sourire.

Mais non, c'est à Noémie qu'elle réservait les regards tendres et les mots doux, et Victor avait raffermi sa voix pour balayer tout doute :

— Non, je retournerai bientôt à Dieppe ou à La Rochelle. Mais j'aurai le temps de voir le pays avec vous! Voilà les chaloupes! Allons-y! Il faut profiter de la marée basse!

Il y eut des cris, des rires, plaisir et appréhension mêlés : tous voulaient monter, mais aucun ne pouvait s'empêcher d'évaluer la solidité des embarcations ; chacun mesurait l'étendue du fleuve, le comparait à la Loire, à la Seine, à la Garonne ou à la Saône et s'inquiétait des remous et des passages.

Marie, elle, pensait moins au chenail qu'au monstre extraordinaire qu'elle avait aperçu quelques nuits plus tôt, avant qu'ils ne quittent l'anse de Tadoussac. Marie arpentait le pont, évitant les corps endormis, berçant Noémie pour lui faire oublier sa soif, quand elle avait croisé le capitaine Dufour. Il regardait une île immense, sans végétation, qui se rapprochait rapidement du vaisseau. Marie allait crier lorsque cette terre étrangement lisse et plate s'était soudainement enfoncée sous ses yeux! Le capitaine avait juste eu le temps de bâillonner Marie, qui aurait hurlé.

Elle s'était calmée très vite toutefois et le capitaine, qui lui connaissait une grande maîtrise, lui avait expliqué que le monstre marin qui refaisait surface à quatre ou cinq toises du navire n'attaquerait pas. Il n'y avait aucun péril, mais elle devait se garder d'en parler sous peine de déclencher un grand tumulte.

— Tous nos gens sont déjà affamés et épuisés... pas la peine qu'ils soient aussi terrorisés. J'ai déjà vu cette bête, elle rôde autour de l'*Alouette* depuis trois jours. Il paraît qu'elle a déjà escorté le *Taureau* jusqu'à la grande île. Elle fait pareil cette nuit. Tu ne diras rien.

Marie avait secoué la tête en signe d'assentiment, à la fois apeurée et ravie : elle était fière de la confiance du capitaine Dufour, mais encore bien davantage d'avoir vu le monstre. Elle serait discrète sur sa présence, non parce qu'on le lui avait ordonné, mais parce qu'elle ne pouvait se retenir d'envier la bête. Elle aurait voulu partager avec elle les secrets de la mer. Marie pensait à Pierre LaFlamme ; son père n'avait jamais vu une telle créature, sinon il la lui aurait contée. Il avait entendu parler des pieuvres géantes et des sirènes, mais il n'avait pas mentionné ce long galet sombre. Qu'elle aurait aimé lui dire tout ce qu'elle découvrait depuis qu'elle avait quitté Dieppe ! Et comme elle le comprenait d'avoir toujours aimé naviguer. L'océan l'enchantait ; le fracas des vagues contre la coque, leur chuchotement après le grain comme si elles échangeaient des confidences avant de se fondre à l'horizon en emportant des milliers de prismes étincelants dans l'empire des tritons, les bouderies des embruns, les crachats de la houle balayés par ces grands vents qui gorgeaient les voiles de leur puissance, toutes les voiles, de la civadière au perroquet de fougue. Et cette excitation joyeuse qui lui faisait battre le cœur quand le vaisseau filait plus vite, encore plus vite, dévorant la mer, l'immensité, l'éternité.

Ce ne seraient pas les massives chaloupes qui lui procureraient de semblables sensations ! Elles traîneraient, très certainement, étireraient interminablement la dernière partie du périple. Pourtant, malgré son agacement à l'idée d'emprunter ces barques ventrues, Marie fut la première à y grimper. Tenant Noémie bien serrée contre elle, elle dédaigna la main qu'un marin lui tendait pour sauter en souplesse sur un des bancs de la chaloupe, qui tangua longuement.

— Il faut toujours que tu fasses à ta convenance ! grommela Victor. Et si tu avais laissé tomber ma filleule ?

— Il faut toujours que tu me chicanes, fit Marie en imitant Victor. Et si tu avais plus confiance en moi ? N'oublie pas que j'aime Noémie, moi aussi. C'est ma fille !

« Elle le clame vingt fois par jour », songea Victor ; Marie voulait-elle se persuader qu'elle aimait cette enfant qu'elle avait mise au monde ? N'avait-elle pas présumé de ses sentiments ? A la mort de Julie Laflandres, sur l'*Alouette*, Marie, bouleversée, avait déclaré qu'elle soignerait Noémie comme si c'était sa propre fille, mais elle n'avait pas beaucoup réfléchi aux conséquences de cette adoption. Heureusement que la marraine, sœur Sainte-Blandine, s'installait au pays en même temps qu'elles car Victor se serait senti encore plus coupable de repartir pour la France sans être sûr que Marie saurait s'occuper de sa filleule. Mais lui-même ? Protégeait-il l'enfant parce qu'il avait succombé à son charme ou parce que Noémie était le nouveau lien qui l'unissait à Marie ? S'il s'informait maintes fois de la santé de la petite, c'était par sollicitude, certes, mais aussi pour plaire à la mère et s'en rapprocher sans avoir de prétextes à inventer.

— Prends-la, si tu crains que je ne la casse, pouffa de rire Marie, qui lui mit le poupon dans les bras.

Victor rougit et rendit aussitôt l'enfant.

— Mais je ne sais pas ! Je ne voulais pas dire que...

— Tassez-vous, l'interrompt Michel Dupuis, laissez-nous passer ! Nous devons tenir à douze par barque !

— On n'y arrivera jamais ! gémit Emeline Blanchard. Où est passé René ? Ah ! Te voilà ! Tiens, prends Jean-Jean et Paul, que je m'assoie au fond.

Il fallut plus d'une heure pour que tous les voyageurs et les membres de l'équipage qui se rendaient à Québec soient prêts à partir, mais les hommes empoignèrent enfin les rames et les chaloupes s'avancèrent l'une derrière l'autre, à égale distance, sur le Saint-Laurent heureusement étale.

Malgré la fatigue, on souquait ferme, animé par une hâte grandissante : les hommes ne sentaient pas le bois grossier accrocher leurs paumes, les coups de coude des plus maladroits et les lourdeurs au creux des reins. Ils n'entendaient pas les femmes qui chantaient pour leur donner du courage, et qu'elles faussaient épouvantablement, trop énervées pour songer à l'unisson. Ils ne goûtaient plus, alors qu'ils en avaient été si réjouis la veille, l'insipidité de l'eau qui éclaboussait leur visage, humectait leurs lèvres gercées. Ils étaient oublieux de leur puanteur, indifférents à la pureté de l'air alors qu'ils avaient tant redouté la prolifération des miasmes. Et quand l'aumônier déclara qu'on

réciterait des Ave Maria jusqu'à l'arrivée, ils les annonèrent sans une pensée pour la Vierge qui les avait protégés durant le trajet de mer : ils ne voyaient même plus le fleuve devant eux.

Ils ne voyaient que la ville.

Québec. Enfin.

Tous les hommes et les femmes qui s'étaient engagés à vivre au moins trente-six mois en Nouvelle-France soupirèrent de soulagement. Certains se frottèrent les yeux, se pincèrent le gras de l'avant-bras pour s'assurer qu'ils n'avaient pas la berlue ; ils avaient vu, après être restés plus d'une semaine sans avancer d'un nœud, des îles luxuriantes aux rives invitantes, des cités antiques à l'aspect richissime, apparaître devant eux pour s'évanouir aussitôt. Mais ce 15 juillet 1663, après plus de deux mois de navigation, une ultime déception aurait été trop atroce et la ville qui se dessinait plus nettement à chaque coup de rame n'était pas un mirage.

— J'aperçois le fort Saint-Louis ! cria Antoine Souci, le cordonnier.

— Où ?

— Là ! Droit devant toi !

— Ça ? Un fort ? s'esclaffa René Blanchard. A Angers, il était vingt fois plus gros.

— Et tous ces gens qui se pressent sur la rive, fit Emeline avec une note d'appréhension dans la voix, ils nous attendent ?

Antoine Souci, qui avait déjà vécu à Québec, était fier de montrer ses connaissances. Il expliqua que l'arrivée d'un bateau était une véritable fête pour les habitants de la ville.

— Il n'y a pas tant de distractions à Québec. Ils seront bien contents de nous voir ! Vous pariez ?

— Oh, toi, Antoine, tu ne penses qu'à jouer ! dit Michel Dupuis qui avait perdu une livre la veille à une partie de dés.

— Dis-nous plutôt ce qu'est cette palissade ? demanda aussitôt Victor qui craignait que les deux hommes ne se chicanent encore au sujet du jeu.

— C'est le fort des Hurons.

Il y eut un grand silence. On entendit un tintement, puis son écho. L'aumônier se signa, imité de suite par tous les voyageurs.

— C'est la cloche du monastère de nos bons Jésuites. Récitons maintenant le Pater noster.

Alors que tous baissaient la tête malgré une furieuse envie de contempler la ville, Marie crut entendre sœur Sainte-Blandine,

qui était assise à ses côtés, marmonner que ce n'était pas le carillon des Jésuites qu'on avait ouï mais celui des Ursulines. Marie eut peine à retenir un fou rire : sœur Sainte-Blandine pouvait bien lui faire reproche de son orgueil, elle n'en manquait pas non plus ! Et cela plaisait assez à Marie : au début de la traversée, elle avait haï de toutes ses forces cette religieuse qui prétendait obtenir sa soumission, mais elle avait dû reconnaître rapidement que la nonne possédait certaines qualités : elle était courageuse, endurente, prompte à se décider et curieuse. Et bien qu'elle ne l'eût avoué pour rien au monde, Marie comprenait pourquoi sœur Sainte-Blandine avait dû faire preuve d'autorité envers elle : il fallait qu'elle montre son pouvoir aux sœurs qui étaient sous sa responsabilité. Que Marie choisisse sœur Sainte-Blandine pour être la marraine de Noémie avait amorcé leur réconciliation. L'intérêt manifesté par la religieuse pour les connaissances médicales de la jeune femme l'avait consolidée et leurs rapports, sous des apparences réservées, étaient presque chaleureux.

Quand Marie avait deviné que sœur Sainte-Blandine combattait sa morgue parce que c'était ce travers qui l'inquiétait le plus à son propre sujet, elle avait eu envie de la taquiner. Puis de la plaindre : la pauvre nonne, qui avait fait vœu d'humilité, devrait s'efforcer d'étouffer son orgueil. Marie, elle, n'était pas obligée à la modestie, bien que ce fût ce qu'on attendait d'elle, comme de toutes les femmes de son époque.

*
* *

L'homme hésita, mais finit par se résoudre à brûler la mèche de cheveux de Madeleine Faucher. C'était trop dangereux de la conserver. Pourtant, depuis deux mois, personne ne l'avait soupçonné.

L'homme ferma les yeux, se souvint. Cela n'avait pas été aussi aisé qu'il ne l'avait imaginé. Il s'était approché de Madeleine Faucher alors qu'elle étendait du linge à sécher. Il l'avait prise par derrière, la serrant au cou avec une lanière de cuir, et l'avait forcée à s'agenouiller. Il croyait qu'elle allait se débattre mais tout ce qu'elle répétait, c'était « Ne me tuez pas ». Il avait relevé ses jupes ; les cuisses étaient un peu maigres. Il avait été surpris, il

la voyait plus ronde. Elle avait eu un sursaut de révolte quand elle avait senti sa jambe entre les siennes. Elle avait tenté de se dégager en lui donnant des coups de pied. En voulant éviter ses coups, il avait relâché la lanière ; la femme s'était retournée. Elle n'avait pas eu le temps de crier qu'il l'avait assommée. Il l'avait pénétrée aussitôt, avait joui trop vite, puis s'était écarté d'elle. Il devait la tuer.

Il avait sorti son vieux couteau. Elle était revenue de son évanouissement quand elle avait vu briller la lame. Il l'avait poignardée à plusieurs reprises, puis il avait entrepris de la scalper. Il avait entortillé sa chevelure autour de son poignet, tendu la tête de la femme et lui avait entaillé le front. Il s'y était mal pris au début, en s'efforçant d'enfoncer la lame dans le crâne. Il fallait plutôt la glisser sous la chevelure et décoller lentement celle-ci.

Il avait très chaud quand il avait terminé son ouvrage. Chaud et un peu mal au cœur ; mais avait-il le choix ? Il avait eu raison de tuer la femme.

Il pensait maintenant à la blonde Suzanne Dion.

Chapitre 2.

Marie fut la première à relever la tête pour contempler l'« Habitation », comme on nommait encore Québec, même si mère Marie de l'Incarnation parlait maintenant d'une « ville » dans ses plus récentes missives. Parce qu'on venait d'en discuter, elle vit d'abord les clochers, les compta machinalement, un, deux, trois, quatre, puis s'étonna de l'escarpement qui coupait la cité en une partie haute et une partie basse reliées toutefois par un chemin qui lui sembla très raide : il se trouverait sûrement quelques personnes pour le dévaler et se casser une jambe qu'elle saurait si bien rabouter qu'on vanterait rapidement ses mérites. Marie regarda sœur Sainte-Blandine à la dérobée comme si elle craignait que sa compagne n'ait deviné cette mesquinerie, mais l'autre était tout à sa dévotion. Marie LaFlamme soupira : elle ne souhaitait pas vraiment que ses futurs compatriotes se rompent les membres. Elle voulait simplement être assurée d'un emploi qui lui permettrait de subsister ainsi que Noémie. Elle avait tu ses appréhensions devant Victor, mais ce qu'elle avait entendu au cours du trajet de mer la laissait perplexe : on prétendait que les femmes se mariaient dès qu'elles mettaient le pied en Nouvelle-France, qu'elles venaient exprès pour ça, sauf les religieuses et quelques séculières. Les autres fondaient une famille et il n'était pas rare de compter dix, douze et même quinze enfants par foyer. Si c'était la vérité, Marie se félicitait du travail qu'elle aurait en tant que sage-femme, mais se jurait bien de n'épouser personne. Elle ne le pouvait pas. Et le voulait encore

moins. Emeline, à qui elle s'en était ouverte, lui avait opposé qu'une femme ne devait pas rester longtemps seule dans ce pays.

— Qu'est-ce que tu feras?

— Je soignerai ! Comme je l'ai fait sur l'*Alouette*.

— Il faudra d'abord qu'on t'agrée comme matrone. Tu n'as pas été engagée ! A qui vas-tu proposer tes services ? Tu ne penses pas t'asseoir sur la place publique et attendre qu'on vienne te quérir quand un homme se blesse ou qu'il faut délivrer une femme ?

— Je n'ai pas été engagée, tu le dis toi-même ! Alors je n'ai pas de recruteur à rembourser ! J'ai donné assez pour ce voyage !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Marie rougit mais réussit à prendre un ton excédé pour se plaindre du coût élevé du transport.

— J'ai déboursé comme vous tous, enfin, comme Michel Dupuis ou Antoine Souci ou même Horace Bontemps, pardon, Le Duc.

Emeline sourit en même temps que Marie ; après quinze jours de mer, les futurs colons avaient surnommé le maître tailleur Le Duc et se moquaient gentiment de ses manières affectées.

— Qu'il singe les barons ou les princes ne change rien au fait qu'il trouvera à s'occuper dès qu'on sera arrivés. Même si une des sœurs m'a dit qu'un tailleur ne touche pas plus de soixante-dix livres à ses débuts. J'espère que mon homme va gagner à côté... Car notre maître ne nous donnera pas davantage pour nos trois années. Et la paie de la première année rembourse tout juste le coût du trajet de mer.

— Moi, je n'ai personne à rembourser ! Et j'escompte amasser du bien avec mes dons et mes potions ! Il doit y avoir beaucoup d'ouvrage avec les guerres contre les Indiens ; je sais recoudre les plaies mieux que quiconque !

— Si tu t'installes à l'Hôtel-Dieu, oui.

— Mais je ne suis pas une nonne pour rester enfermée entre quatre murs, se récria Marie.

— Mais tu es une femme ! Une femme ne peut pas vivre seule. Sans famille. Sans homme. Tu verras...

— C'est tout vu ! crâna Marie.

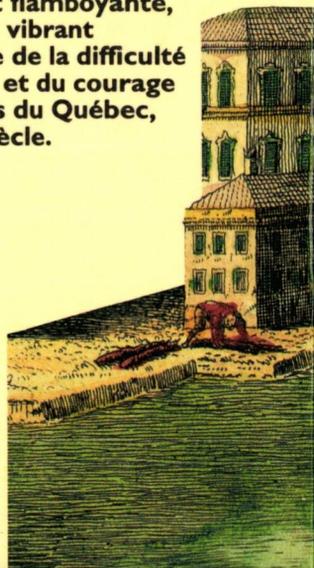
Mais maintenant qu'elle pouvait compter les maisons qui s'avançaient sur la grève, les comparer à celles, nettement moins nombreuses mais plus cossues, qui dominaient la falaise, main-

15 juillet 1663. Marie LaFlamme débarque en Nouvelle-France pour y refaire sa vie. Le territoire, presque vierge, est réputé dangereux mais Marie n'a pas le choix: fuyant la vengeance d'un mari qui veut lui faire avouer la localisation d'un fabuleux trésor, accusée du meurtre de son employeur parisien, l'apothicaire Pernelle, le retour en France lui est à jamais interdit. Ce n'est rien. Marie est séduite par la nature grandiose de son nouveau pays où elle espère être sage-femme : d'abord aide-soignante à l'Hôtel-Dieu de Québec, elle y rencontre le chevalier du Puissac et Guillaume Laviolette, mais n'oublie pas Simon, son amant dont elle ignore pourtant qu'il est bourreau au Grand Châtelet à Paris.

Elle apprend à aimer les habitants de Québec, colons ou coureurs de bois, religieux ou commerçants. Elle apprend l'importance de la traite des fourrures et de l'eau-de-vie. Elle apprend l'hiver et l'amitié. Et l'envie... "Elle est trop belle pour être honnête" pensent certains... De quoi l'accusera-t-on cette fois ?



Chrystine Brouillet, romancière, est notamment auteur de romans policiers et de livres pour enfants. Avec *Nouvelle-France*, elle propose le tome II de sa trilogie romanesque franco-qubécoise dont l'héroïne, Marie LaFlamme, intrépide et flamboyante, est aussi un vibrant témoignage de la difficulté d'existence et du courage des femmes du Québec, au XVII^e siècle.



**Illustration de couverture:
La basse ville à Québec.
Gravure XVIII^e siècle,
Paris, Bibliothèque Nationale.
© Photo Giraudon.**



**B 23949.9 U 5.92
ISBN 2.207.23949.7
120 FF TTC**